

31 déc. Coucher du soleil. Devant le tombeau d'Atoum-hadou. Sur le Victrola 50 : « Je suis assise sur la balancelle. Viens-tu, chéri, avec moi contempler le ciel ? »

Margaret chérie, ma reine éternelle dont la beauté éblouit le soleil,

Votre père et moi rentrons demain, nous revenons vers vous – bateau luxueux sur le Nil jusqu'au Caire, une nuit dans cette ville à l'hôtel du Sphinx, puis Alexandrie en chemin de fer et de là, nous avons réussi à trouver de la place à bord d'un steamer italien, le *Cristoforo Colombo*, avec escales à Malte, Londres, New York, où nous sauterons dans le premier train nous ramenant vers Boston et vous. Le 20 janvier, vous pourrez serrer votre père et votre fiancé dans vos bras.

À mon retour, notre mariage sera, bien entendu, notre affaire la plus pressante. Puis, après de nouveaux préparatifs, je conduirai une deuxième expédition pour revenir à Deir el-Bahari afin d'effectuer un relevé photographique des peintures murales et d'exhumer les artefacts et les trésors de la tombe. Il ne me reste plus ce soir qu'à sceller l'entrée du tombeau en laissant ma découverte dans l'état exact où je l'ai trouvée. Puis qu'à vous expédier ce paquet par la poste. Mon garçon de course doit arriver ici tout à l'heure.

Plus aucun obstacle ne se dresse désormais sur notre chemin, mon amour. Le succès de ma mission ici, la faveur retrouvée de votre père... tout se réalise tel que je vous l'avais promis. Vous serez soulagée d'apprendre que votre père et moi sommes à nouveau les meilleurs amis du monde. (Merci pour votre câble de « mise en garde », mais la colère infondée de votre père à Boston n'aurait pu survivre à son séjour ici en ma compagnie !) Oui, il me félicite pour ma découverte (« *notre* découverte, Trilipush ! » me reprend-il), vous envoie dans un demi-sommeil son affection, et vous supplie, tout penaud qu'il est, de bien vouloir oublier les absurdités qu'il vous a dites sur moi. Il avait les nerfs à rude épreuve, étant en butte à la jalousie et aux intrigues, et désormais, il est ravi que je lui aie pardonné d'avoir succombé, ne serait-ce qu'un instant, à des mensonges aussi éhontés. Et à présent, nous revenons vers vous, tout comme vous allez revenir vers moi.

Bien sûr, si vous lisez cette lettre, c'est que, pour des raisons que je ne puis qu'imaginer, je n'aurai pu regagner sain et sauf Boston et le havre de vos bras. Je ne serai donc pas rentré enveloppé de nuées de gloire immortelle, je n'aurai pas drapé autour de votre gorge pâle ces rangs de l'or le plus blanc que je vous rapporte du tombeau d'Atoum-hadou. Et, vous entraînant doucement à l'écart sous les portes-fenêtres cintrées du salon de votre père, je n'aurai pas séché vos larmes de joie à mon retour et ne vous aurai pas demandé tranquillement de me remettre dès son arrivée un paquet (celui-ci) que vous devriez recevoir bientôt de moi, illustré par les charmants cachets de la lointaine Égypte, paquet qui m'est adressé à vos bons soins, à n'ouvrir qu'en cas d'absence prolongée et inexplicable.

Non, les événements se dérouleront comme je les ai prédits et vous ne lirez jamais cette lettre. J'arriverai

avant elle, je la retirerai doucement de vos doigts avant que vous l'ouvriez et tout ce qui est là demeurera inconnu, sans objet, une précaution ignorée de tous, sauf de moi.

Et néanmoins. Néanmoins, Margaret. Néanmoins. Vous avez vu à l'œuvre, aussi clairement que quiconque, la malveillance de ceux qui souhaitent notre échec et l'on ne sait jamais quand des accidents mortels ou pires peuvent arriver. Aussi je prends la liberté de vous faire acheminer les carnets ci-joints. Dieu du ciel, puisse tout cela arriver à bon port !

Margaret, vous tenez à présent, si les puissants tentacules de mes ennemis ne se sont pas infiltrés jusque dans le système postal égyptien, trois volumes, disposés chronologiquement par ordre de composition. Ils commencent le 10 octobre par mon arrivée au Caire à l'hôtel du Sphinx, le souvenir de vous et de nos fiançailles encore bouillonnant dans ma tête. Des entrées du journal non destinées à la publication alternent avec celles qui le sont et des éléments de travaux aboutis. Une partie de ce journal de bord est une lettre qui vous est destinée, la lettre que je n'ai pas trouvée, à ce jour, le temps de vous expédier. J'ai l'intention de trier tout cela à Boston. Le deuxième paquet commence alors que j'ai épuisé ma réserve de papier de l'hôtel et, de ce fait, ai dû m'en remettre à la générosité des collègues du service des Antiquités du gouvernement égyptien ; des dizaines de pages portent l'en-tête du directeur général du service. Enfin, j'ai presque rempli un très joli carnet, le *Lett's # 46 Indian and Colonial Rough Diary*, le préféré des explorateurs anglais quand ils travaillaient au loin dans la chaleur et les sables pour faire progresser nos connaissances à leurs risques et périls. Ne vous inquiétez pas : les pages arrachées à la fin ne sont autres que celles de cette lettre. Ensemble, les trois documents composent le

brouillon de mon incontestable chef-d'œuvre : *Ralph M. Trilipush et la Découverte du tombeau d'Atoum-hadou*.

Je joins également les lettres que vous m'avez envoyées ici, vos paroles, les bonnes et les cruelles mêlées. Sept lettres, deux câbles, et celui que je vous ai adressé et qui me fut jeté hier à la figure. Ainsi que les câbles que votre père m'a fait parvenir.

Je viens juste de changer l'aiguille, mon avant-dernière. C'est une chanson délicieuse.

Je m'en remets à un jeune boy pour me servir de messenger jusqu'à la poste.

Le temps passant, Margaret, l'érosion accomplit son œuvre. Le sable dégrade, les décombres obscurcissent, le papyrus se désagrège, les peintures s'envolent en poussière. Une partie de cela est, bien entendu, destructeur. Mais, dans une certaine mesure, l'érosion clarifie la scène, comme elle élimine les faux-semblants, d'involontaires moments de faiblesse, des détails déroutants et superflus. Si, au cours de la rédaction de mes notes, je me suis égaré ici ou là sur un mauvais chemin, me suis mépris ou ai mal décrit telle chose que j'ai vue ou cru voir, eh bien, disons que sur le coup, l'on pense : qu'importe, je me corrigerai à mon retour. Et je le ferai. Mais, bien sûr, si je dois être battu à mort et jeté dans la malle de voyage d'un comte crapuleux, puis mis en pièces, mes lambeaux négligemment jetés par-dessus bord aux requins affamés, il sera alors fort regrettable que je n'aie pas corrigé mon travail tant que j'en avais l'occasion. En ce cas, il me faudra un brillant et courageux rédacteur pour souffler sur les hypothèses poussiéreuses et dévoiler la dure, la froide vérité d'obsidienne et d'albâtre. C'est vous qui apporterez cette érosion clarifiante.

Nous en venons à la tâche essentielle que je vous confie, ma muse et exécutrice testamentaire. Vous êtes

désormais la déesse gardienne de tout ce que j'ai accompli. Ces écrits sont le récit de ma découverte, le moyen de réduire à néant mes détracteurs et mes propres doutes. Je vous confie rien de moins que mon *immortalité*. Je m'en remets à vous, en dépit de tout, car vers qui me tournerais-je sinon ? Si quelque chose devait arriver à mon corps, ce serait désormais à vous – par l'ouverture de ce paquet, par la lecture de ces mots – d'assurer que mon nom et le nom d'Atoum-hadou ne périssent point. C'est le moins que vous puissiez faire pour moi, Margaret.

Vous surveillerez la publication de ceci, mon œuvre dernière. Insistez pour avoir un gros tirage chez un éditeur universitaire prestigieux. Tapez de votre joli pied et exigez une place sur les rayonnages des principales bibliothèques universitaires, de même que des principaux musées d'Antiquités égyptiennes aux États-Unis, en Grande-Bretagne, en France, en Allemagne, en Italie et au Caire. Et le grand public ! Bouchez-vous les oreilles, Maggie ! Car il y aura une clameur comme nul n'en a jamais entendu quand on saura la nouvelle. Mais tenez-les tous à distance tant que vous ne serez pas prête. Faites le travail en suivant mes directives, insistez pour que le livre soit imprimé exactement comme je vous le dis et ne consentez rien d'autre aux vautours.

Le temps manque présentement pour que je puisse me corriger. Les événements s'accélèrent. Et nous partons demain. Aussi le ferai-je moi-même quand je serai de retour sain et sauf, mais permettez-moi de vous donner quelques instructions éventuelles pour le cas où les circonstances tourneraient autrement.

Ainsi, comme je les regarde à présent, certains des premiers croquis n'ont sans doute pas l'air parfaitement achevés. L'œil vous joue de ces tours dans la pénombre,

quand on se hâte, mais les derniers dessins sont d'une précision incontestable, aussi ces premières ébauches peuvent être écartées. Et vous retirerez la présente lettre qui vous est destinée, les entrées personnelles ou trop directes ici et là. Ce qui n'est que pour vous et ce qui est pour le monde se distinguent l'un de l'autre ; la différence se voit aisément, si vous êtes attentive. J'ai été trop empressé au début en tant que chroniqueur et dans ma correspondance avec vous. Il n'est pas utile de publier quoi que ce soit sur vous et moi, les réceptions et nos associés. J'étais exalté, et à juste titre, Margaret, comme l'histoire l'attestera. Et je remarque aussi les vagabondages d'une méditation qui s'égare, livrant çà et là un petit souffle d'érudition, mes hypothèses de travail étant autorisées à tituber un instant avant de suffoquer au grand air. Une lecture attentive, je vous en supplie, une lecture attentive en privé, une révision attentive, puis trouvez quelqu'un pour la dactylographie (appelez Vernon Collins), utilisez les illustrations de mes carnets, uniquement le dernier groupe, quand les paradoxes d'Atoum-hadou sont tout à fait clairs, et que j'ai enfin compris ce que je voyais.

Si vous devez être ma veuve, Margaret, soyez aussi le vent. Érodez pour moi le superflu. Je viens de commencer à biffer des passages, mais le temps me manque et je risque de tailler dans l'os. Aussi, écoutez-moi : je vais rendre votre tâche aussi simple que je le puis. Les éléments appropriés dans l'ordre : le Kent, Oxford, la découverte du fragment C avec mon ami, sa fin tragique, vous et moi tombant amoureux, l'investissement de votre père, le tombeau d'Atoum-hadou dans toute sa splendeur, l'habile résolution de son Paradoxe du Tombeau scellant notre découverte en vue d'un retour ultérieur, votre père et moi sur le chemin du retour, notre fin infortunée sous les coups d'une main criminelle.

Ou non, bien entendu. Cela ne saurait être plus clair. Brûlez le reste comme les notes marginales sur la première ébauche d'un savant.

Le coucher du soleil ici n'est à nul autre pareil. La couleur quand le soleil se fonde dans les falaises changeantes du désert... de telles couleurs n'existent pas à Boston ni dans le Kent. Ce sont les dunes et les falaises où l'histoire de ma vie est gravée de façon indélébile.

Dernière aiguille. J'adore cette chanson.

Margaret, si vous lisez, en larmes, cette missive, horrifiée par le double deuil qui vous frappe, mais en vous armant, vous et votre plume, pour affronter les tâches essentielles qui vous attendent, alors, j'accuse ici, devant la commission, de ce crime affreux, et sans hésiter, ce maniaque de Howard Carter, dont vous avez pu entendre parler ces dernières semaines, ce demi-fou, cet heureux gaffeur congénital qui, en trébuchant sur une marche, a découvert par hasard l'entrée de la tombe étrangement bien préservée d'un roi-enfant de la XVIII<sup>e</sup> dynastie appelé Tout-en-Commun et qui, dans sa jalousie dévorante, a plusieurs fois menacé ma personne dans les mois passés, tantôt quand il était en pleine possession de ses moyens et tantôt sous l'emprise de diverses substances narcotiques locales qu'il avait inhalées. Si j'ai négligé de noter dans mon journal de bord son comportement constamment hargneux et d'une violence à peine contenue envers moi, cette délicatesse n'est qu'une courtoisie professionnelle peinée à l'égard de celui qui fut un grand explorateur et reste, par-dessus tout, un modèle de cette bravoure dont j'ai toujours souhaité faire preuve et que j'ai toujours admirée. Ainsi j'ai voulu ignorer ces menaces réitérées d'une « disparition inexplicable », menaces dirigées contre ma personne et celle de mon « noble mécène, Mr. Chester Crawford Finneran ». De toute évidence, si

votre père et moi ne sommes pas à bord du *Cristoforo Colombo* dans le port de New York, soyez sûre et certaine que nous avons été éliminés par Carter ou l'un de ses sbires, tel son bailleur de fonds, un comte anglais dégingandé dont le doux naturel s'use et dissimule à peine aux entournares un tempérament bilieux, ou par leur complice aux affreux cheveux poil de carotte, que vous ne connaissez que trop bien.

Ma belle Margaret, les malentendus n'ont pas manqué entre nous durant tous ces mois. Mis à part les lettres dures et les silences encore plus durs que vous m'avez adressés, je sais que votre amour pour moi demeure le même que mon amour pour vous ; il n'y a rien dans cette vie qui me soit plus précieux que vos bras. Le gramophone a de nouveau fini de tourner et ahane maintenant d'épuisement.

C'est la dernière des centaines d'aiguilles que j'ai apportées avec moi. L'idée que je vous ai vue pour la dernière fois, que plus jamais je ne vous tiendrai dans mes bras, tremblant sous la brise qui voltige dans votre salle de bal quand les fenêtres sont ouvertes sur le jardin, que la blancheur laiteuse de votre gorge et la couleur de vos membres ne s'offriront plus à mon regard, se saisit de moi avec une telle violence que je puis à peine continuer d'écrire. Je ne puis supporter de penser que je ne vous reverrai plus jamais. Je ne le puis supporter. Je ne puis supporter l'idée que vous me croirez tel que votre père m'a décrit et non tel que je suis vraiment, tel que vous avez su me percer à jour d'emblée, je le sais. Je vous en prie, pensez à moi au comble de notre bonheur, quand vous étiez le plus fière de moi, quand vous avez enfin trouvé le héros que vous cherchiez depuis si longtemps, le seul homme que vous pouviez imaginer quand nous parlions du monde à nos pieds. Je vous en prie, pensez à moi ainsi, mon

aimée, je vous aime plus que vous ne sauriez l'imaginer,  
de façons que vous ne pourrez jamais imaginer.

Je vous reverrai bientôt, mon amour,  
Votre Ralph

Maison de retraite Sunset on the Bayview  
Sydney, Australie  
3 décembre 1954

Cher Mr. Macy,

J'accuse réception de votre lettre du 13 novembre et je suis enchanté de faire votre connaissance, ne serait-ce que par voie épistolaire. Ça me rend malade d'apprendre la disparition de votre adorable tante. J'espère de tout mon cœur qu'elle avait de temps à autre une pensée affectueuse pour moi. Nous nous sommes connus, elle et moi, dans une période de crise, en plein drame. Ça ne s'oublie pas, croyez-moi. C'était une femme ravissante, débordante de vitalité, lorsque je l'ai sauvée en 1922. Je ne l'ai plus jamais revue après avoir livré à la justice celui qui fut la cause de ses souffrances.

Je suis certes piqué au vif par votre « modeste demande de prêter l'oreille à [ma] mémoire sans aucun doute excellente ». En effet, cher Mr. Macy, elle est excellente et je vais me surpasser afin de vous le prouver. En mon temps, j'avais la réputation d'avoir une mémoire d'éléphant.

Je puis ajouter également que vous devez être vous-même un assez fin limier pour m'avoir débusqué ici, trente ans après les faits, dans le cul-de-basse-fosse qu'est cette maison de retraite, ce trou, ce dépotoir de l'humanité, jeune Mr. Macy. Si vous étiez tenté un jour par le métier de détective, je pense que cela vous conviendrait fort bien, ce qui,

venant de moi, n'est pas un mince compliment. Bien entendu, vous êtes peut-être du genre à ne pas avoir besoin de travailler du tout, *eh* ?

Votre première question n'était peut-être qu'une formule de politesse prouvant votre bonne éducation même dans une lettre adressée à un étranger, néanmoins voici ma réponse : l'ennui. Je crève d'ennui ou presque, merci bien, ce qui est peut-être, selon moi, l'objectif caché dans cette sorte d'endroit. Pomper toutes nos économies, puis nous faire crever d'ennui afin de libérer la couche étroite, défoncée, et un des rares vases de nuit puants, parce qu'un autre pauvre vieux couillon serre les cuisses en attendant son tour.

Je ne peux vous dire la joie que me procure votre demande d'apprendre le récit de ce qui fut la grande affaire de ma vie, afin de vous aider à combler les vides dans ce que vous appelez « l'histoire privée de la famille Macy ». Et vous avez de la veine : voyez-vous, j'ai apporté très peu de choses avec moi dans ce satané trou, n'ayant guère le goût des beaux habits ou des objets de valeur. Un gars simple, toujours sur le départ si les circonstances l'exigeaient, mais quand j'ai vu que j'allais inévitablement échouer ici, je me suis dit : « Ferrell, tu serais le roi des cons si tu n'emportais pas tes dossiers pour écrire le récit de tes enquêtes pendant tes innombrables heures de loisir. Ce sera une mise en garde lumineuse, éclatante pour les criminels, un bon outil pédagogique pour d'autres détectives et une histoire captivante pour le grand public. » Voilà donc pourquoi votre lettre m'emballe à ce point.

Vous voulez des souvenirs clairs et nets ? Ma foi, je suis la vérité historique personnifiée, mais j'aurais besoin d'un homme comme vous si je devais cesser de m'asseoir sur cette dynamite et laisser ces histoires éclater au grand jour. Je peux dire sans trop m'avancer que vous devez connaître des gens dans l'édition à New York, non ? Des magazines consacrés au crime, peut-être ? Alors, cassons-nous un peu la nénette.

Vous me dites que vous me posez la question uniquement pour connaître « l'histoire privée de la famille », mais je suis trop près de franchir la ligne d'arrivée pour tourner autour du pot, Mr. Macy. Je vois où cela peut nous mener et je crois qu'on a tiré le bon numéro. Voyez-vous, j'ai pris des notes, j'ai tout retranscrit mot pour mot, comme on dit, dès que je l'ai pu, après les entretiens. On n'avait pas alors les machines de maintenant pour faire des bandes enregistrées, donc il fallait compenser. Les jeunes détectives d'aujourd'hui avec leurs enregistrements magnétiques ne se rendent même pas compte de tout ce qu'ils ne savent pas faire, mais de notre temps, nous avons une bonne mémoire et la plume rapide. Si je n'ai pas chacun des mots ici sous mon nez, tant pis, car j'ai une mémoire infailible de ce que les gens m'ont dit ou ont voulu me dire, de sorte que je peux reconstituer leurs propos sans problème. Il y manque seulement de la couleur, des guillemets, des chichis littéraires, la dactylographie. Je vous fournis les actes de bravoure et vous ferez le reste, *eh* ?

Même si, au bout du compte, tout n'a pas été clair comme de l'eau de roche pour moi, je pense que cette affaire a été le fleuron de ma carrière. Alors, si vous êtes prêt à être mon Mr. Watson, on y va séance tenante. Et après celle-ci, admettons que j'aie une douzaine d'autres histoires qui attendent leur tour.

Donc, vous me dites que vous êtes en possession de documents capables de « contribuer à éclairer des zones d'ombre qui pourraient subsister » dans mon esprit, et c'est là une sacrée carotte pour un gars de ma trempe. Je suis ce que je suis, et encore trente ans après, je reste curieux d'apprendre tout ce que vous consentirez à me révéler. Quand vous dites que vous avez découvert les papiers personnels de Margaret après sa mort, je me demande ce qu'il faut entendre par là. Que dit-elle de moi ? Enfin, elle n'aurait pas hésité à raconter des histoires, celle-là, fût-ce au détriment de la vérité !